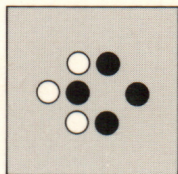


Georges Perec

« 53 jours »

Roman



P.O.L

Extrait de la publication

« 53 jours »

•

DU MÊME AUTEUR

- Les Choses*, Julliard, coll. « Les Lettres nouvelles », 1965.
Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1966.
Un Homme qui dort, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1967.
La Disparition, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1969.
Les Revenentes, Julliard, coll. « Idée fixe », 1972.
La Boutique obscure, Denoël-Gonthier, coll. « Cause commune », 1973.
Espèces d'espaces, Galilée, coll. « L'Espace critique », 1974.
W ou le Souvenir d'enfance, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1975.
Alphabets, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 1976.
Je me souviens (Les Choses communes 1), Hachette/P.O.L, 1978.
La Vie mode d'emploi, Hachette/P.O.L, 1978.
La Clôture et autres poèmes, Hachette/P.O.L, 1978.
Un Cabinet d'amateur, Balland, 1979.
Les Mots croisés, Mazarine, 1979.
L'Eternuté, Orange Export LTD, 1981.
Théâtre I, Hachette/P.O.L, 1981.
Penser/Classer, Hachette, coll. « Textes du XX^e siècle », 1985.
Les Mots croisés II, P.O.L/Mazarine, 1986.
L'infra-ordinaire, Editions du Seuil, 1989.
Vœux, Editions du Seuil, 1989.

Ouvrages en collaboration :

- Petit Traité invitant à l'art subtil du go*, avec Pierre Lusson et Jacques Roubaud, Christian Bourgois, 1969.
Oulipo, La Littérature potentielle. Créations, récréations, récréations, Gallimard, coll. « Idées », 1973.
Oulipo, Atlas de littérature potentielle, Gallimard, coll. « Idées », 1981.
Récûs d'Ellis Island, avec Robert Bober, Editions du Sorbier, 1980.
Oulipo, La Bibliothèque oulipienne, Ramsay, 1987, 2 vol.

Traductions :

- Harry Mathews, *Les Verts champs de moutarde de l'Afghanistan*, Denoël, coll. « Les Lettres nouvelles », 1975.
Harry Mathews, *Le Naufrage du stade Odradek*, Hachette/P.O.L, 1981.

Georges Perec

« 53 jours »

Roman

Texte établi par Harry Mathews et Jacques Roubaud

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e



(D.R.)

Illustration envisagée par Georges Perec
pour la couverture du livre

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-161-7

A l'exception de quelques références historiques, géographiques et littéraires, tous les personnages, événements, lieux et décors ici décrits appartiennent à la seule fiction.

I

53 jours

CHAPITRE PREMIER

Le 15 mai.

L'armée et la police continuent de quadriller la ville.

Il y a dix jours, pour le vingtième anniversaire de l'Indépendance, les ouvriers des mines de Cularo se sont rassemblés avenue de la Présidence-à-Vie; il y a eu huit morts, dont une femme et un enfant; l'état d'urgence a été proclamé, avec tout son cortège de vexations et de sévices : arrestation des présumés meneurs, interdiction de tout rassemblement, fouille des véhicules, couvre-feu à six heures du soir. Bien sûr le Lycée Français, comme tous les autres établissements scolaires, a été fermé.

Grianta s'est mise à ressembler à longueur de journée à ce qu'elle n'est d'ordinaire que de midi à cinq heures : une ville morte, écrasée par sa chaleur et son silence. En fin d'après-midi, à l'heure où, rituellement, la foule afflue

sous les arcades de la place de la Paix, cela fait vraiment un drôle d'effet de voir les terrasses des cafés pratiquement vides ; les garçons restent immobiles, alignés derrière les bordures d'azalées, leur grand plateau rond sous le bras, regardant sans les voir les quelques militaires attablés devant des quarts de Fanta ; il y a une semaine, un maître d'hôtel de la Brasserie de Paris s'est fait sérieusement tabasser pour avoir renversé un sabayon sur un sous-lieutenant des Gardes Mobiles ; depuis, tous les serveurs de Grianta pratiquent à l'égard des gradés une résistance passive d'une efficacité imparable : avec toute l'apparence d'un zèle irréprochable, ils se débrouillent pour mettre vingt-cinq bonnes minutes à apporter une limonade ou un granité.

✧ Je ne suis pratiquement pas sorti pendant ces dix jours ; j'ai seulement fait chaque soir, de cinq heures et quart à six heures moins le quart, un petit tour dans le centre-ville ; c'était surtout pour écouter les oiseaux ; ils se rassemblent par milliers dans les eucalyptus, à cette heure-là, mais d'habitude, il y a tellement de monde qu'on ne les entend presque pas ; j'en profitais aussi pour acheter quelques provisions avant de remonter chez moi ; Gino a préféré fermer plutôt que d'avoir à subir quatre à cinq descentes de police chaque jour ; d'ailleurs, avec le couvre-feu, la plupart de ses habitués font comme moi : ils restent chez eux. Ce n'est pas toujours très folichon. Les journaux français sont interdits et il n'y a rien à voir à la télévision sinon le sourire aurifié du Président-à-Vie et les bijoux et les bajoues de son imposante épouse : à eux deux, entre les audiences qu'il accorde, les discours qu'il prononce, les crèches qu'elle inaugure et les réceptions où ils paraissent,

ils occupent quarante minutes de l'heure d'informations du soir, les vingt autres étant consacrées, par ordre d'importance décroissante, au ministre de l'Intérieur (« L'Homme-qui-Monte »), aux communiqués de la Sûreté, aux réunions de la Commission de Réforme de l'Agriculture, au Football (sport national), au « sujet culturel » (les orphelines du Foyer de jeunes filles de la Monférine préparant des arceaux fleuris pour la visite du Président-à-Vie, ou bien la finale du Grand Concours International des Danses Folkloriques au Ministère de l'Artisanat et du Tourisme), au bulletin météorologique enfin, d'une constante et oppressante tropicalité.

Cela ne me déplaisait pas trop de n'avoir rien à faire, je veux dire, rien de particulier ; cela changeait un peu de la routine habituelle qui, en cette époque de l'année, commence souvent à devenir, sinon insupportable, du moins vraiment pénible : les cours à préparer, les copies à corriger, les conseils de classe ; c'était comme des vacances forcées, à quelque sept semaines des « vraies », tellement attendues et espérées ; j'avais pas mal de choses à lire, entre autres un truc de Rosenstiehl sur les labyrinthes, quelques romans policiers, et un recueil de mots croisés qui venait à peine de m'arriver de Paris. Mais ça ne me déplait pas non plus, bien au contraire, d'avoir été chargé aujourd'hui d'une mission précise, c'est une chose pour moi toute nouvelle, et d'emblée excitante.

Ce matin, donc, j'ai reçu un coup de téléphone du consul ; il souhaitait me voir le plus vite possible et me conviait à déjeuner au bar du Hilton (c'est ici considéré comme un des *nec plus ultra*).

Je suis arrivé au Hilton à midi moins cinq ; le rendez-vous avait été pris pour midi (j'ai une peur presque panique d'être trop en avance ou en retard) ; j'avais mis mon costume gris clair en alpaga et une cravate, ce qui suscita l'hilarité bruyante de quelques traîne-latte qui patrouillaient devant l'Institut d'Archéologie ; je ne leur en veux pas ; c'est vrai qu'il faut être fou pour sortir en veste et cravate à Grianta à onze heures et demie du matin, et j'avais effectivement longtemps hésité avant de me décider pour la tenue qui me semblait la mieux adaptée à la circonstance, même si elle ne l'était pas du tout au climat.

Il y avait deux automitrailleuses en faction devant le Hilton ; un sous-officier en treillis camouflé, d'une corpulence hors du commun, me palpa sous toutes les coutures pour vérifier que je ne portais pas d'armes ; de l'autre côté de la porte-tambour, assis derrière un de ces petits secrétaire à cartoniers usuellement disposés dans les halls des grands hôtels à l'intention des clients désireux de faire leur correspondance, un autre militaire me demanda mon passeport, le feuilleta avec une lenteur exaspérante, et le jeta sur son sous-main, condescendant à me faire savoir qu'il me serait rendu lorsque je sortirais.

Il n'y avait personne dans le bar ; non seulement aucun client, mais ni barman ni serveur ; l'air conditionné et la pénombre suscitaient une fraîcheur appréciable ; la musique d'ambiance, d'une suavité soigneusement aseptisée (un arrangement pour grand orchestre à cordes d'un vieux tube intitulé, si je me souviens bien, *Il pleut sur le lac de Côme* ou quelque chose de ce style), était suffisam-

ment discrète pour ne pas vraiment déranger.

Je me laissai tomber dans un fauteuil-club rouge sang à la patine inattaquable et me mis à attendre ; je n'osais pas frapper dans mes mains pour appeler un garçon comme cela se pratique couramment dans tous les débits de boissons de la ville ; je regardais autour de moi, essayant de me souvenir en quelles autres occasions j'étais déjà venu ici : avec Béatrix ? Avec Lescale ? Avec les Feder ? Pas très souvent, sans doute, et seulement aux tout débuts de mon séjour, car très vite mon goût personnel m'avait fait préférer les terrasses à chaises longues de la place du 5 Mai ou les tonnelles croulantes de glycines des glaciers italiens de l'avenue de France. En tout cas, je me rappelais très bien avoir remarqué alors avec quel respect consommé des canons en vigueur le décorateur avait su concilier le cosmopolitisme réglementaire, l'élitisme indispensable et la non moins obligée couleur locale : quelques chatoyantes reproductions de faux portulans, un peu trop abondamment rehaussées d'AFRIQYA INCOGNITA et de monstres à crinières, évoquaient le vieux mirage des hardis explorateurs ; le requin-marteau empaillé, comme les cornes de gazelles, la tête de rhinocéros, les défenses d'éléphants, les carapaces de tortues géantes, apportaient aux businessmen menacés par le stress les effluves exaltants des grandes chasses et de la pêche au gros, et les fauteuils de vrai skaï, l'ébène du bar, le cuivre partout, les glaces gravées, les suspensions tiffanesques, la moquette à motif authentiquement écossais garantissaient aux consommateurs que les grandes traditions de l'art de vivre occidental avaient été intégralement et scrupuleusement respectées et qu'ils seraient traités ici comme les Very Important People

qu'ils ne pouvaient pas ne pas être ; quant à l'artisanat du cru, il était sobrement, mais significativement représenté par quatre grandes jarres à décor ocre, quelques masques, cimenterres et sagaies, et de hautes et étroites tentures d'alfa aux arabesques géométriques qui formaient une cloison légère entre le bar proprement dit et la salle.

Vers midi dix, un garçon en séréal noir et spencer rouge brodé fit son apparition ; je lui demandai une bière qu'il m'apporta presque immédiatement en même temps qu'un petit assortiment d'olives et de choses salées. Le consul n'était toujours pas là. Peut-être était-il dans ses habitudes d'arriver en retard ?

Je le connaissais à peine ; comme tous les autres ressortissants français de Grianta, j'étais invité deux fois par an à la très protocolaire garden-party du Consulat ; en fait, je n'y étais allé qu'une fois, le 14 juillet de l'année d'avant, et nous avons seulement échangé deux ou trois phrases conventionnelles ; je l'avais revu un peu plus longuement, à trois reprises, en janvier, lorsqu'il m'avait demandé de m'occuper d'un stand du Livre Français à la Foire-Exposition de Grianta (une tâche accablante et à peu près totalement inutile du point de vue du rayonnement culturel de ma Mère-Patrie, mais qui m'avait quand même permis de faire un voyage à Paris aux frais de la princesse). Je savais de lui ce que tout le monde savait : il avait été en poste dans une petite ville italienne avant de venir s'installer à Grianta il y avait de ça une dizaine d'années, était soi-disant bon vivant, fin gastronome et œnologue averti, jouait plutôt bien au tennis et mal au bridge (en cela mon exact contraire), et collectionnait les

« 53 jours » est le roman auquel Georges Perec travaillait au moment de sa mort, survenue le 3 mars 1982. Le livre est publié ici intégralement, dans une édition établie par Harry Mathews et Jacques Roubaud. Il comprend, d'une part, ce que Georges Perec avait déjà rédigé et qui recouvre onze des vingt-huit chapitres prévus ; d'autre part, un abondant dossier de notes et de brouillons laissés par l'auteur, permettant le déchiffrement du reste du livre.

Il a par ailleurs été prélevé dans les notes concernant les dix-sept derniers chapitres, celles qui étaient susceptibles de permettre aux lecteurs passionnés par la narration de reconstituer sans difficulté l'ensemble de l'histoire.



9 782867 441615

Maquette de couverture :
Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-161-7

F10161-9-89

Extrait de la publication

120 F